

I. LETTRE DU RECTEUR MAJEUR

Turin, juillet 1970

Bien chers Confrères, fils bien-aimés,

Diverses circonstances m'ont obligé à différer ce rendez-vous périodique. Vous savez combien agréable est pour moi cette rencontre; j'espère que vous-mêmes vous y trouverez joie et profit.

Réactions à la dernière lettre du Recteur majeur

A en juger par la volumineuse correspondance que vous m'avez adressée, il apparaît que ma lettre du mois de mars a suscité un peu partout des réactions positives. Elle nous a fait prendre conscience des responsabilités que nous avons à l'égard de notre propre vocation, à l'égard des frères qui composent nos communautés, à l'égard de tous ceux qui à notre contact se sentent appelés à suivre le Seigneur de plus près, selon le charisme de Don Bosco.

Parmi toutes les lettres qui me sont parvenues en réponse à ce sujet, j'en ai choisi une qui, à mon avis, résume les sentiments de nombreux confrères. L'auteur en est un jeune confrère, qui est actuellement étudiant à une Université pontificale. Je pense que vous aurez plaisir à en connaître les passages les plus significatifs. J'ai cru y trouver cet équilibre serein qui est à la base des efforts constructifs que chacun de nous est appelé à fournir en ce moment comme membre de la Congrégation.

« ... Après avoir médité vos paroles je voudrais résumer mes impressions par un « merci » et par la promesse de faire passer votre enseignement dans la vie. Merci surtout pour la compréhension si profonde des problèmes et des inquiétudes des jeunes confrères. Votre attention se fixe alternativement sur deux aspects de la Congrégation: à l'analyse anxieuse et affectueusement sévère des exagérations, des faiblesses, des imprudences, fait suite aussitôt la compréhension de tout ce qui est

valable. Si nous pensons à tant de Salésiens fidèles, l'optimisme s'impose. Vous savez bien que nombreux sont les jeunes qui cherchent une voie dans la sincérité et l'amour. Vous savez qu'au-delà de l'impétuosité propre à cet âge, que dans leur enthousiasme se cache une volonté réelle de faire pénétrer dans notre monde le charisme de Don Bosco pour le sauver. Je pense à Don Bosco qui a su orienter avec une grande compréhension l'impétuosité d'un Cagliéro, d'un Magon.

Malheureusement on n'entend que les protestations de quelques aigris, et bien souvent on nous assimile à cette minorité. Je suis convaincu que beaucoup de jeunes confrères sont d'accord avec moi. C'est pour cela que je vous écris ces lignes au nom de ceux qui ne crient pas, mais qui travaillent pour changer ce qui doit être changé. Votre lettre nous aidera à nous engager davantage. Dans le silence de la méditation vos paroles feront un bien immense.

Je pense que vos paroles et surtout votre exemple feront réfléchir nos confrères plus âgés. Un compagnon me disait naguère: « Tel prêtre m'a réconcilié avec la Congrégation ». Nous avons besoin de ces Salésiens qui nous réconcilient avec la réalité, avec nous-mêmes. Cela ne veut pas dire qu'ils doivent toujours dire « oui »... La « transmission », voilà le problème vital. Nous, les jeunes, nous ne pouvons pas partir de rien. Il y a des valeurs qui demandent à être transmises, parce que ce sont elles qui font la Congrégation.

On dit que l'avenir est entre nos mains. Mais je dirais qu'il n'est pas moins entre les mains de nos aînés. Un jour, vous avez dit que dans la pensée des parents tous leurs enfants étaient égaux. Puisque l'avenir ne peut se construire sans le passé, notre avenir ne dépend pas que de nous. Le seul climat possible à cette transmission c'est la communauté avec son esprit de famille. Père, ne vous laissez pas d'insister. Nous voulons être des adultes, des fils adultes, certes; mais cela ne doit pas détruire la famille. La volonté d'éviter la masse ne doit pas nous faire perdre l'esprit de communauté. Je crains, et bien d'autres avec moi, que la recherche exagérée de la technique, pour démocratique qu'elle se prétende, risque de tuer ce que beaucoup nous envient: l'esprit de famille. Un religieux me disait: « Vous avez bien vos défauts, mais si vous perdez votre esprit de famille, vous ne serez plus salésiens!... ».

... Bien cher Père, je crois que beaucoup de jeunes attendent de vous, comme moi-même et avec gratitude, des orientations optimistes.

Il est évident que vous aurez à subir, directement ou indirectement, des cris de protestation. Mais dans les difficultés et dans les peines, qui de nos jours sont partie intégrante de toute autorité (je pense par exemple au Saint Père), prêtez votre oreille à la voix silencieuse de tous ces jeunes salésiens qui sont à vos côtés. Père, allez de l'avant! La vérité finit par s'imposer à l'intime de l'âme, là où la démagogie et la mode sont mises en échec par une méditation profondément sincère... ».

Rencontre fraternelle de générations

Cette longue citation nous invite tous à réfléchir, jeunes et moins jeunes. Dans la recherche humble et sincère du vrai bien de la Congrégation, chacun de nous est appelé à donner et à recevoir quelque chose de positif. L'affrontement fraternel des différentes générations avec leurs mentalités diverses, la conscience aussi de leur complémentarité, et surtout la charité vécue « verbo et opere, corde et animo » dans chacune de nos communautés sont autant d'éléments qui contribuent à redonner de l'élan, de la vigueur, de l'assurance et de la fécondité à notre vocation.

A propos de charité, je suis heureux de vous signaler que j'ai reçu à la suite de plusieurs Chapitres provinciaux des nouvelles réconfortantes. Elles s'accordent à dire que ces journées de réflexion et de débats se sont déroulées dans un climat de franchise et de liberté, de filial attachement à la Congrégation, de charité fraternelle, de respect mutuel, et quelquefois même de joie salésienne.

Il est évident que nous sommes mis en présence de problèmes nombreux, complexes et urgents, qui intéressent la vie de la Congrégation et de chacune de nos Provinces. Nous ne pouvons pas les éluder, ni les sous-estimer. Pour leur trouver une solution adéquate, il faut les affronter. Pour cela il n'y a qu'une méthode: nous compléter, nous aider entre nous, tendre tous nos efforts vers le même but. Par dessus les tensions émotionnelles, il nous faut apprendre à jeter des ponts et vaincre les obstacles. C'est dans l'union de toutes les forces (et elles ne manquent pas!) que nous trouverons le salut. La désunion, au contraire, nous conduirait à une bien triste désintégration.

Expérience du « second noviciat » en Amérique latine

Vous avez sans doute appris que récemment j'ai passé quelques semaines en Amérique latine. Entre autres événements, j'ai eu la joie de rencontrer les confrères qui étaient en train de faire leur « second noviciat ».

Ce « second noviciat », qui avait été décidé par le 19^e Chapitre général présente les limites et les imperfections de n'importe quelle expérience. Cependant, les confrères qui y prirent part ont reconnu les grands avantages d'une telle expérience. Voici quelques témoignages recueillis au terme de ce « Cours d'actualisation ascético-pastoral » (tel est le nom qui a été donné à ce second noviciat).

« C'est un grand bien que d'avoir donné à ce cours une tonalité essentiellement spirituelle fondée sur la théologie. Les cours de théologie contemporaine, de théologie biblique et morale, de psychologie religieuse, nous ont ouvert des horizons plus vastes et plus clairs sur la vie chrétienne, salésienne et sacerdotale.

Les idées théologiques que nous avons acquises jour après jour nous seront utiles pour mieux réaliser notre apostolat. Maintenant, grâce à notre professeur, nous avons découvert la théologie et ses liens avec la vie.

Nous avons eu le temps et les moyens de réorganiser notre vie, de reconnaître nos limites et les obstacles qui réduisent l'efficacité de notre activité.

Le cours, avec ses moments de réflexion et d'étude, a augmenté ma confiance dans le sacerdoce, m'a rendu davantage responsable dans mon engagement au Christ.

Nous avons vécu une véritable fraternité religieuse en nous efforçant d'entretenir le dialogue avec nos supérieurs et en cherchant à mieux nous accepter avec nos différences de caractère et de tempérament.

Le service à table et l'entretien de la maison ont été exemplaires, non pas moins que la participation aux cours ».

Ces différentes appréciations me paraissent avoir été bien résumées par la lettre collective que les participants à ce cours ont voulu adresser, à travers ma personne, à tous les confrères de la Congrégation:

« Dans la réflexion et l'étude nous avons touché du doigt un besoin urgent qui se fait sentir partout dans la Congrégation. Nous avons besoin de combler le vide spirituel que notre agitations a laissé s'in-

staurer. Nous sommes persuadés que sans une base spirituelle solide, notre travail apostolique devient de moins en moins efficace.

Nous sommes heureux de vous exprimer notre satisfaction et de vous dire notre joie et notre nouvel élan après cette rencontre avec Dieu, avec nous-mêmes, avec la Congrégation, au niveau de l'Eglise. De cette rencontre nous sortons revitalisés et enrichis à tous points de vue ».

La redécouverte de la prière

Aux paroles si riches de ces chers confrères, je désire ajouter quelques pensées. Elles concernent le thème capital de la prière. Ce sujet fondamental revient sans cesse dans mes discours, mes interventions et mes circulaires. Mais il revient surtout dans ceux du Saint Père et dans les écrits de ceux qui ont la pesante responsabilité de guider des âmes religieuses.

J'ai pu m'entretenir avec chacun des participants du « second noviciat » et aussi avec les membres de l'équipe des responsables de ce cours. Eh bien, voici l'impression dominante et réconfortante que j'ai retirée de ces conversations: tous se disent heureux de cette initiative. Pendant les six mois passés à San Antonio de los Altos, ils reconnaissent avoir pris conscience d'un vide creusé par les années d'une vie active et mouvementée. Ils disent aussi avoir redécouvert avec joie et enthousiasme la prière. Pour nous c'est un appel pressant que celui qui nous vient de San Antonio de los Altos!

Dans une brochure substantielle, intitulée *Théologie de la vie religieuse*, le Père Joseph Aubry montre clairement que la vie de prière des religieux « actifs » (c'est notre cas) ne peut être conçue, dans la ligne de *Perfectae Charitatis*, comme une réalité en soi. Le lien entre la prière et l'action apparaît désormais davantage, car il est devenu intrinsèque. Mais il ajoute aussitôt que ce nouveau rôle de la prière ne diminue en rien la nécessité absolue de la prière. Cette nécessité découle de la nature de notre vocation de consacrés, c'est-à-dire de personnes offertes à Dieu. La prière est une forme vivante et efficace de cette offrande à Dieu. C'est la prière qui nous permet de puiser à la Source vive les énergies dont nous avons besoin pour lutter contre les forces du Malin. Enfin, c'est la prière qui assure l'efficacité, la fécondité à notre apostolat, à tout apostolat.

Ne pas perdre le contact avec la source

Il est bon de rappeler que chacun de nous n'est pas autre chose qu'un envoyé, un instrument. Si le salésien, come d'ailleurs tout autre apôtre, se coupe de la source, il n'est plus rien. « Sans moi vous ne pouvez rien faire ». A la lumière de l'expérience quotidienne les paroles du Seigneur apparaissent chargés d'une redoutable vérité.

Nous avons sous les yeux des cas bien tristes de personnes brillantes, très actives, qui suscitaient l'admiration. Puis, à un moment donné, ils se sont écroulés, révélant leur vide intérieur.

Il nous faut vérifier sans cesse si nous vivons véritablement sous la dépendance du Seigneur. Aujourd'hui surtout, nous sommes enclins au « péché de l'apôtre », je veux dire à cette recherche inconsciente de soi-même, à la poursuite de ses propres idées. C'est précisément ce péché qui donne l'illusion d'une activité apparemment féconde.

Soyons-en convaincus: seule la prière permet à l'apôtre, au salésien, de réaliser le contact avec Jésus-Christ et de vivre ce « mystère » que lui-même doit vivre d'abord avant de l'annoncer aux autres. Il ne s'agit pas, en effet, de transmettre une leçon apprise avec soin et bien récitée ou d'une cérémonie correctement célébrée. Il s'agit de « témoignage » et, jusqu'à un certain point, de communication d'une expérience vécue. « Ce que nous avons vu et touché, voici que nous vous l'annonçons ». Saint Jean peut-il être plus clair?

Pour conclure, je voudrais, mes chers Confrères, que cesse l'expérience des participants au « Second noviciat » grave à nouveau dans nos coeurs cette conviction: que le Salésien qui ne prie pas est un non-sens, que son activité, quelle qu'elle soit, finit par se dégrader en un activisme purement humain. Il ressemble à un moteur qui tourne à vide, inutilement, et qui finit par couler une bielle.

Il n'est pas nécessaire de connaître toutes les écoles de spiritualité et leurs problématiques. Regardons autour de nous tous ces confrères qui vivent leur foi en toute logique et simplicité, sans faire de grands raisonnements, mais dans l'humble écoute de la parole de Dieu. Ils vivent avec Jésus, en contact filial, confiant et fortifiant avec notre Père céleste.

Grâce à Dieu, ces confrères sont nombreux. Ils sont la richesse de la Congrégation. Beaucoup d'entre eux font un travail apostolique merveilleux, même au milieu de situations épineuses. C'est le résultat

évident d'un « progrès intérieur » qui ne peut venir que du contact avec la source de la vraie vie.

Le problème dramatique du sous-développement

J'ai fait allusion à mon voyage en Amérique latine. J'y suis allé, d'abord pour rencontrer les Pères provinciaux en trois villes précises, et aussi afin de me rendre compte de la mise en pratique des décisions prises au Congrès de Caracas, en 1968.

Il y avait un sujet important qui me tenait à coeur et que je voulais traiter au cours de ces rencontres... Quelle est la position de notre Congrégation face au problème du sous-développement?

Nous avons approfondi ce sujet. Nous avons défini des orientations, pris des résolutions pratiques. Mon désir est de retracer pour vous tous, dans cette lettre, les idées maîtresses et les orientations développées dans ces trois réunions. J'y ajouterai quelques directives et conseils pratiques d'intérêt général. En effet, cette question du sous-développement nous concerne tous, en tant qu'hommes, en tant que chrétiens, et donc aussi, en tant que salésiens. Ce problème ne connaît pas de frontières. C'est surtout une réalité qui met en cause notre charisme et notre mission de salésiens. Toutes ces raisons m'ont poussé à faire du sous-développement le thème principal de ma lettre. Ce faisant, je pense aux milliers de salésiens qui vivent et travaillent dans ces deux-tiers du monde où sévit la faim.

Le sous-développement, et son corollaire, le développement sont des problèmes très complexes. Les spécialistes, eux-mêmes, ne sont pas d'accord sur la définition ou, mieux, sur les traits essentiels du sous-développement.

Le Père Lebret, expert en la matière, cite les caractères suivants: a) un revenu national bas par tête d'habitant; b) sous-alimentation d'une partie importante de la population, et diffusion des maladies de masse; c) agriculture primitive, routinière, non mécanisée; d) insuffisance des infrastructures, (routes, production d'énergie électrique, hydraulique, thermique, trafic des ports... etc.); e) industrialisation squelettique; f) analphabétisme; g) manque ou insuffisance de techniciens ou de spécialistes.

L'encyclique *Populorum progressio* nous décrit en termes douloureux quelques situations « sous-humaines », fruit du sous-développe-

ment: les carences matérielles de ceux qui sont privés du minimum vital, et les carences morales de ceux que l'égoïsme a mutilés; les structures oppressives, qu'elles soient le résultat des abus de la propriété ou qui ils proviennent des abus du pouvoir, ou de l'exploitation des travailleurs, ou de l'injustice des contrats. C'est ainsi que se créent des situations qui « crient vers le ciel »:

Quand des populations entières, privées du nécessaire, vivent dans un état de dépendance tel qu'il leur enlève toute initiative et toute responsabilité, et même toute possibilité de promotion culturelle et de participation à la vie sociale et politique, grande est la tentation de repousser par la violence de pareilles injures à la dignité humaine.

La « géographie » de la faim

On parle aujourd'hui de la « géographie » de la faim, et cette carte effrayante comprend les deux-tiers de la population mondiale. Il y a, certes, des différences. Tous ne subissent pas le sort inhumain de ceux qui « doivent chercher chaque jour leur nourriture dans les poubelles, ou de ceux que l'on recueille chaque matin morts de faim pendant la nuit dans les rues de certaines villes d'Asie ». Cette géographie nous révèle une constante tragique: la misère noire avec ses inévitables séquelles: les maladies, l'ignorance, l'immobilisme attardé, l'insécurité, l'oppression, etc... On a d'ailleurs fait remarquer qu'il serait illusoire de parler d'intelligence et de liberté à celui qui a un niveau de vie « infra-humain ».

« Quand donc le monde occidental prendra-t-il conscience, — dit Mgr Camara —, que la misère détruit même la créature humaine en la réduisant à un avilissement infra-humain? Quand donc comprendrons-nous que “ liberté ” est un mot vide de sens pour celui qui a une maison qui ne mérite pas le nom de maison, qui n'a pas de véritable nourriture, ni de vêtement, ni un minimum de possibilité d'éducation et de vrai travail... ». Dans une interview à Pierre Gheddo, Mgr Camara dit encore: « Je pense souvent que ces dons divins de l'intelligence et de la liberté sont presque un luxe pour celui qui vit à un niveau infra-humain. A quoi sert alors l'intelligence? A quoi sert alors, la liberté? On dit souvent: il faut respecter la personne humaine, la liberté individuelle. Très bien, mais, il faut ajouter: certaines conditions préliminaires sont nécessaires pour que la personne humaine puisse s'exprimer,

pour que l'intelligence et la liberté puissent servir à quelque chose. Chez celui qui est soumis à un état de sous-alimentation tout s'atrophie, et l'intelligence et la dignité humaine et le sens de la liberté individuelle... ».

La prise de conscience des peuples sous-développés

Cette situation, grave en soi, devient très grave, parce que les moyens de communications sociales en font, précisément, prendre conscience, non seulement aux intéressés, qui ont le strict devoir de tenir les yeux ouverts, mais aussi à l'humanité tout entière. Le Saint Père en faisait déjà la remarque en 1965, à l'épiscopat de l'Amérique latine. « La masse prend de plus en plus conscience de la précarité de ses conditions de vie; elle ruminé un désir incoercible et bien justifié de mutations satisfaisantes; elle manifeste, parfois avec violence, une intolérance croissante qui pourrait constituer une menace pour les structures fondamentales d'une société bien organisée ». Aux « campesinos » de la Colombie, il affirmait, à l'occasion du Congrès eucharistique de 1968: « Nous connaissons vos conditions de vie; pour beaucoup d'entre vous, ce sont des conditions misérables, souvent inférieures au niveau normal de la vie humaine. Maintenant, vous nous écoutez en silence... Quant à nous, nous écoutons, plus attentivement encore, la clameur qui monte de vos souffrances et de celles de la plus grande partie de l'humanité ». Après avoir rappelé tout ce que l'Eglise avait fait dans le passé, par ses Encycliques sociales, il ajoutait: « Mais, aujourd'hui, la question est devenue grave, car vous avez pris conscience de vos besoins et vos souffrances, et comme tant d'autres à travers le monde vous ne pouvez tolérer que de telles conditions durent indéfiniment, et qu'on ne leur trouve pas un prompt remède ».

P. Hourtart, un sociologue, explique: « Grâce à la généralisation des moyens de communications qui permettent des échanges rapides, tant physiques qu'idéologiques, l'humanité vit à l'échelle planétaire. Si ce phénomène nous fait saisir l'unité du genre humain, malgré les différences culturelles il comporte aussi l'inéluctable prise de conscience des déséquilibres qui sont des sources de divisions dans le monde d'aujourd'hui. L'homme des pays du tiers-monde a supporté, jusqu'à maintenant, les effets matériels et moraux de ces déséquilibres... Mais

la situation est pire encore lorsque nous en décelons les causes profondes. Devons-nous alors nous étonner de voir grandir le sentiment d'une profonde injustice? Cette situation est encore aggravée par l'inéquitable et toujours croissante répartition des biens entre riches et pauvres, entre individus et nations. Quelqu'un a pu dire que la pauvreté est un sous-produit du bien-être, et que les pays sous-développés sont, pour une part, la rançon du développement des autres. Ainsi, tandis que les uns accroissent leur richesse et leur confort, les autres, par une vertigineuse progression géométrique, sombrent dans la misère.

Paul VI, dans *Populorum progressio*, affirme avec courage: « Il faut se hâter: trop d'hommes souffrent, dit-il. La distance qui sépare le progrès des uns et la stagnation, la régression même des autres, ne cesse d'augmenter ». Il nous avertit que ni la seule initiative individuelle, ni le simple jeu de la concurrence ne suffiront à dénouer la situation. Il ne faut pas courir le risque d'accroître encore la richesse des riches et le pouvoir de puissants, tout en laissant les pauvres dans leur misère, en rendant plus lourde la servitude des opprimés ».

Les statistiques ne font que confirmer ces tristes vérités. Je n'en cite qu'une, suffisamment éloquente: en 1939, le niveau de vie aux Etats-Unis était quinze fois supérieur à celui de l'Inde; aujourd'hui, il est trente-cinq fois plus élevé.

Le sous-développement n'est pas un simple fait économique.

Les citations rapportées plus haut insistent particulièrement sur l'aspect économique du sous-développement, la faim, la misère. Cet aspect est certainement très important, mais, il n'est pas le seul. *Populorum progressio* le dit clairement: « Le développement ne se réduit pas simplement à la croissance économique. Pour être authentique, le développement doit être intégral c'est à dire tendu vers la promotion de tout homme et de tout l'homme... ». Il doit être une promotion culturelle, sociale, politique, et, évidemment, morale et religieuse.

L'ignorance religieuse, par exemple, avec toutes ses conséquences dans le comportement moral, social et civique représente un aspect du sous-développement. Mgr Huygue dit, en effet, qu'on ne doit pas reconnaître comme pauvres uniquement ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune, ou de la sécurité dans leur travail, mais aussi tous

ceux qui sont privés des biens essentiels à la vie humaine et surnaturelle, et que nous possédons nous-mêmes. Les pauvres sont certes ceux qui ne mangent jamais à leur faim, ceux qui sont mal logés, ceux que leurs conditions de travail placent dans un état de permanente insécurité. Les pauvres sont aussi ceux qui ne sont pas aimés, ceux dont le foyer est dévasté, ou qui n'en ont jamais eu, ceux dont le coeur vit dans un désert. Les pauvres, sont ceux qui n'ont pas le réconfort de l'estime des autres. Les pauvres, enfin, sont ceux qui ne possèdent pas la lumière de la vie divine, et ne savent pas que le Christ vient surtout pour eux, et qu'il frappe à la porte de leur vie ».

Il y a aussi le fait de la délinquance juvénile, et, maintenant, le fléau envahissant de la drogue. Ce sont, pour ainsi dire, des aspects du sous-développement. Bien que la drogue soit un produit particulier de la société dite de bien-être, elle est également très répandue dans les milieux de la misère. Les causes en sont diverses, le résultat identique. Les jouisseurs y recourent parce que leurs paradis artificiels ne leur suffisent pas; les miséreux, au contraire, y cherchent une évasion à leurs tristes réalités.

La présence courageuse de l'Eglise

Que l'Eglise s'intéresse aux problèmes sociaux ne date pas d'aujourd'hui. Qu'il suffise de rappeler les remarquables encycliques sociales, de *Rerum novarum* à *Populorum progressio*. Devant l'urgence du problème et sa gravité mondiale accrue, l'Eglise a réagi d'une manière concrète. Nous avons déjà nommé *Mater et magistra*, *Pacem in terris*, *Populorum progressio*; nous pouvons ajouter *Gaudium et spes* du Concile Vatican II, les Documents de l'épiscopat latino-américain réuni à Medellín en 1968, les Documents des Conférences épiscopales d'Afrique et d'Asie. Dans ces documents, l'Eglise dénonce courageusement la situation et ses abus; elle condamne les injustices; elle demande à tous les hommes de bonne volonté de s'unir dans la lutte contre le sous-développement. « Les peuples de la faim interpellent aujourd'hui de façon dramatique les peuples de l'opulence ».

A ce cri d'angoisse, l'Eglise tressaille et demande à chacun de répondre à son frère dans l'amour. « Elle dénonce le scandale d'inégalités criantes, non seulement dans la jouissance des biens, mais plus

encore dans l'exercice du pouvoir. Tandis qu'une oligarchie jouit, en certaines régions, d'une civilisation raffinée, le reste de la population, pauvre et éparpillée, est privée à peu près de toute possibilité d'initiative personnelle et de responsabilité; souvent même, elle est réduite à des conditions de vie et de travail indignes de la personne humaine. Les documents de Medellín stigmatisent l'absence de solidarité qui, au plan individuel et social, portent à commettre de véritables fautes. Ces fautes, c'est évident, "se cristallisent" dans les structures injustes qui caractérisent la situation en Amérique latine ».

Le Pape Paul VI fit cette promesse aux « campesinos » de Colombie: « Nous continuerons, dit-il, à dénoncer les inégalités économiques injustes entre riches et pauvres, les abus préjudiciables, certains actes arbitraires. Nous continuerons à encourager les desseins et les programmes des autorités responsables, ceux des organisations internationales comme ceux des nations nanties en faveur des populations en voie de développement ». Tout ceci concourt à démontrer que, depuis Vatican II, l'Eglise éprouve une sensibilité renouvelée face aux conditions de vie dramatiques de millions d'hommes. Nous en trouvons une preuve, mais non la seule, dans la parole autorisée du cardinal Léger, qui, dans cette affaire, on le sait, paie de sa personne. Il affirme: « Entre tout ce que le Concile peut nous inspirer de bien, rien ne me semble plus important qu'une attitude totalement nouvelle en présence du problème de la pauvreté. Nous devons même dire que le Concile n'aura servi à rien, s'il ne réussit pas à nous réveiller et à nous faire adopter cette nouvelle attitude ».

La Congrégation face au sous-développement

Et, maintenant, tout naturellement, nous nous posons cette question: — Face à un phénomène qui intéresse à ce point l'Eglise, quelle a été dans le passé, quelle est aujourd'hui la position de la Congrégation? — Par un concours de circonstances spéciales, ce n'est que dans ces dernières années, avouons-le, que le problème a été posé dans les termes que nous lui connaissons aujourd'hui. Cependant, à y regarder de près, le souci de Don Bosco, et donc son travail parmi les jeunes, ont pour origine une situation de sous-développement: les jeunes délinquants des prisons de Turin, issus de milieux misérables. Ce fait

nous autorise à répondre, sans plus, que le problème des pauvres appartient au charisme de la Congrégation depuis ses origines. Don Bosco lui-même nous le confirme dans les « Mémoires de l'Oratoire ». En effet, introduit dans les prisons, sous la conduite de Don Cafasso, pour y exercer le ministère pastoral, il fut tellement frappé de la condition de ces pauvres jeunes gens qu'il commença effectivement à rechercher le moyen de prévenir cette tragique situation. Il prit une décision courageuse; ce fut le début de son Oratoire et de son Oeuvre.

« A ce moment-là, dit-il, une chose m'apparut avec évidence: que les jeunes gens rencontrent à leur sortie de prison une personne bienveillante qui s'occupe d'eux, les suivent les jours fériés, s'efforce de leur trouver du travail chez un honnête employeur, leur rende quelques visites pendant la semaine, alors, ces jeunes gens mènent une vie digne, oublient le passé, deviennent de bons et honnêtes citoyens ».

Chaque fois qu'il décrit son oeuvre et en énumère les bienfaits, Don Bosco souligne cette méthode apte à prévenir la délinquance.

Voici quelques citations entre mille, glanées dans les conversations et les écrits de Don Bosco. Elles sont tirées de ses « Lettres »: elles expriment sa pensée, me semble-t-il, avec clarté et fidélité.

En 1877, il écrivait au Dr. Carranza, président de la Société de St. Vincent de Paul à Buenos-Ayres: « L'expérience nous prouve que le seul moyen de protéger la société est de prendre soin des enfants pauvres. En recueillant les enfants abandonnés, on diminue le vagabondage, on diminue le nombre des voleurs à la tire. Ceux qui, peut-être, seraient allés remplir les prisons, qui seraient devenus le fléau permanent de la société deviennent, alors, de bons chrétiens, d'honnêtes citoyens, l'honneur de leur pays et de leurs familles, en gagnant honnêtement leur pain ». Une lettre adressée au frère de Joseph Vespignani nous laisse entrevoir son courage, son audace, son esprit d'initiative quand il s'agit de sauver des jeunes.

« Dans les choses utiles à la jeunesse en péril et propres à gagner des âmes à Dieu, je vais de l'avant... jusqu'à la témérité. Aussi, votre projet d'entreprendre une oeuvre en faveur des enfants pauvres et menacés, de les tirer du péril d'être jetés en prison, d'en faire de bons citoyens et de bons chrétiens... c'est-là le but que nous poursuivons " nous-mêmes ". Pour lui, la portion privilégiée de la société sont les enfants du peuple » (lettre au préfet de Turin, 3.1.1873).

L'action de la Congrégation

Mais nous pouvons alors nous demander comment la Congrégation, dans ce premier siècle de son existence, a répondu à cette vocation, à sa destinée. En toute honnêteté et objectivité, en toute justice à l'égard de milliers de confrères qui ont édifié la Congrégation dans la ligne tracée par Don Bosco, on peut répondre que, dans son ensemble, malgré les inévitables et humaines déficiences, elle y a répondu fidèlement. Oui, dans l'ensemble et la complexité de son vaste développement dans le temps et dans l'espace la Congrégation a été fidèle. Je n'ignore pas pour autant l'hypertrophie de certaines oeuvres dont l'orientation n'a pas donné un témoignage assez clair du charisme salésien. Il s'en est suivi une certaine atrophie des oeuvres restées fidèles à ce charisme. Nous devons nous pencher avec attention et sérénité sur cette réalité, nous organiser au mieux afin de pouvoir apporter les corrections et les améliorations nécessaires à l'implantation, où que ce soit, d'oeuvres authentiquement salésiennes.

Je disais naguère que dans certaines régions il nous faudra prendre un virage serré et courageux pour retrouver la ligne authentique de Don Bosco. J'y insiste. Ceci dit, je pense qu'en toute sincérité, on ne peut pas ne pas désapprouver certaines contentations, certaines condamnations en bloc, comme si l'ensemble de la Congrégation s'était écarté de la voie tracée par Don Bosco. On ne peut songer à établir séancetenante la liste des oeuvres très nombreuses que les salésiens ont fondées et développées dans tous les continents pour le bien des pauvres. J'espère que nous pourrons en avoir, à temps voulu, la liste complète et mise à jour; ceci, non par vaine ostentation, mais par reconnaissance envers les confrères qui se sont dépensés dans de multiples oeuvres de bienfaisance. Nous aurons ainsi le tableau de toutes nos activités en faveur de ceux que Don Bosco appelait « la portion privilégiée de la société, les enfants du peuple ».

On se rend compte, avec évidence, que le nom de la Congrégation salésienne est lié à celui de la jeunesse pauvre et abandonnée, que salésien signifie: souci et promotion des pauvres, même si les formes et les proportions varient avec les pays. Mes chers confrères, faut-il donner des précisions sur ce point? ne serait-ce pas un triomphalisme déplacé?... Je pense, en ce qui me concerne, qu'en parler est un devoir de justice et d'honnêteté. Cependant, nous devons nous soumettre

nous-mêmes à un examen sévère, sans nous dissimuler les défauts et les limites de la Congrégation, ni celles de notre action. Je suis le premier à dénoncer nos défauts, abus, ou déformations. Je constate avec peine, çà et là, des attitudes et des réflexions hostiles à la Congrégation: elles sont exagérées. Je remarque aussi une sorte de masochisme, une certaine aigreur dans l'appréciation de nos oeuvres et de nos activités actuelles.

Certes, il y a des choses à rectifier, je l'ai dit, il y a des orientations à changer. Le Chapitre général pourra approfondir les idées maîtresses et donner, en conséquence, des directives générales. Toutefois, les critiques et les jugements généralisés qui prétendent accuser la Congrégation de déviation, comme si elle n'avait rien fait pour les pauvres, pour la jeunesse abandonnée, comme si elle avait même trahi sa mission, ces accusations ne sont ni justes ni objectives. La plupart du temps, elles viennent de ceux qui sont les moins autorisés à prononcer de tels jugements, soit à cause de leur jeune âge, soit à cause de leur connaissance sommaire de la Congrégation: ils ignorent la véritable situation de l'ensemble.

Nouvelle tâche de la Congrégation

S'il est vrai que notre Congrégation n'a pas un passé négatif devant le phénomène du sous-développement, il nous faut reconnaître qu'aujourd'hui, un tel phénomène se présente avec de nouveaux caractères; en particulier, la conscience qu'en a prise l'univers entier, qu'il s'agisse des peuples sous-développés eux-mêmes, ou des peuples avancés. Face à ce réveil, heureusement promu par Vatican II et le Pape Paul VI, posons-nous la question: « Qu'entend faire la Congrégation salésienne pour répondre à ses responsabilités en ce secteur si critique, et propre au génie de sa vocation? ».

Il est certain que le Chapitre général spécial étudiera largement cette question; mais nous pouvons donner, d'ores et déjà, quelques éclaircissements. En premier lieu, posons un principe général qui comporte de multiples conséquences. J'en indiquerai les plus importantes.

La lutte contre le sous-développement appartient à l'essence même de la Congrégation salésienne. Elle se sent engagée à fond dans cette lutte. Cet engagement, elle doit l'accomplir selon son charisme, c'est-à-dire, dans la ligne, dans le style, dans l'esprit de Don Bosco, et

donc avec courage, avec intelligence, avec réalisme, et toujours avec charité.

Chers fils, ce que je viens de dire n'est pas, vous le comprenez, de la pure rhétorique qui puisse nous laisser indifférents, mais ce doit être un principe vital, riche de nombreuses implications et qui doit se traduire dans notre action et notre comportement.

L'attitude de la Congrégation face au problème du développement est d'abord une question d'attention, de préoccupation d'engagement.

Une responsabilité commune

Cet engagement n'est certes pas chose artificielle, fictive, surajoutée. Ce n'est pas une attitude secondaire. Il est vital, il fait partie de l'être-même du salésien. Qui dit Congrégation salésienne, qui dit salésien, doit dire « engagement », préoccupation pour la libération de la jeunesse abandonnée, et donc, pour la lutte contre le sous-développement.

Ceci ne veut pas dire, bien sûr, que le salésien doive vivre dans une tension perpétuelle, qu'il doive assumer la lutte révolutionnaire comme l'une des dimensions de la structure du sous-développement. Non, certes. Engagement signifie pour nous, que tout salésien, s'il veut être tel, doit sentir et faire sienne tout au long des années de sa forma-plus nécessaire. Cet engagement concerne la Congrégation tout entière. Ce ne sont donc pas seulement les confrères qui travaillent dans les missions, ni seulement ceux qui oeuvrent au contact plus direct et plus immédiat avec les pauvres qui doivent avoir cette préoccupation. Ce ne sont pas seulement les confrères qui vivent dans les zones sous-développées qui ont l'obligation de s'engager dans la lutte contre le sous-développement. Cette lutte est une « mission », et une « vocation » de la Congrégation, et, par conséquent, de chaque salésien.

La première conséquence qui en découle est la solidarité de tous les membres de la Congrégation dans l'oeuvre de « libération ». J'en ai parlé plusieurs fois, je n'insiste pas. Qu'il me suffise de rappeler que cette solidarité dépasse la simple aide économique, qu'elle ne doit ni se réduire à une organisation mécanique, ni se limiter à une période spéciale. Elle nous offre, au contraire, une merveilleuse possibilité de maintenir, à l'intérieur de notre famille, à l'intime de notre vocation, des liens vivants, actifs et profonds, d'entretenir la flamme au fond de nos coeurs salésiens. Approfondissons ce sens de la solidarité. Qu'il

nous pénétre et nous lui trouverons des ramifications, des applications très vastes et très valables. La présence des « Volontaires » en Amérique latine en est une branche très florissante.

Cette année encore, plus de cinquante confrères, prêtres pour la plupart, en provenance de plusieurs provinces, même non européennes, partiront porter secours aux confrères qui se dépensent dans le tiers-monde. Il faut préciser, cependant, que cet engagement dans la lutte contre le sous-développement n'exige pas que toutes les oeuvres de la Congrégation soient sur le même front de bataille, qu'elles aient toute la même portée, qu'elles soient toutes de même nature, ni au service des mêmes catégories. Nous avons déjà précisé que le concept de « pauvre » dépasse la pénurie de moyens économiques, et embrasse de multiples aspects que l'on ne peut identifier avec la misère et la faim. Il existe, à cet égard, dans la Congrégation, un certain pluralisme, dû à la diversité des situations locales et nationales. Par là, on n'entend pas justifier indistinctement toutes les oeuvres actuelles; on ne veut pas dire, non plus, que toutes correspondent parfaitement à notre charisme. On ne peut pas davantage prétendre que toutes les oeuvres soient destinées à la même catégorie de personnes. A preuve de quoi, nulle parole n'est plus autorisée que celle de Don Bosco. Dans une relation au préfet de Turin, en réponse à un questionnaire à propos d'un différend sur les classes secondaires de l'Oratoire, Don Bosco déclare que « l'Oratoire salésien, c'est évident, a le caractère d'un Institut de bienfaisance au profit de la jeunesse abandonnée ». Puis, il ajoute: "... enfin, je crois bon de vous informer que Don Bosco possède d'autres maisons d'éducation en Italie. Ces instituts sont destinés aux classes peu aisées, on y paie une pension mensuelle de 24 livres, ou même davantage. Leurs enseignants sont pourvus de titres officiels. Il ne faut pas confondre ces Instituts, comme on l'a fait, avec l'Oratoire de Turin, tout différent par son caractère et par sa nature ».

Que l'on ait aucune collusion avec la richesse, ni avec le pouvoir

Voici une deuxième conséquence, très importante, du principe énoncé plus haut. La Congrégation ne veut avoir aucune collusion avec la richesse, ni aucun lien avec les riches ou avec les puissants qui puissent entraver sa liberté. La Congrégation n'admet pas et elle ne

peut pas admettre que nous restions indifférents face aux injustices, d'où qu'elles viennent: qu'elles soient économiques, politiques ou sociales.

Je ne doute pas que cette affirmation catégorique faite par le Recteur majeur ait une importance toute particulière, et qu'elle puisse déconcerter plusieurs confrères.

Pour éviter tout malentendu, je tiens à préciser ma pensée. Disons, d'abord, que cette « non collusion » avec la richesse, cette « non-indifférence », ce « refus » des injustices entrent dans la ligne, dans le style, dans l'esprit de Don Bosco. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement?

Voyons le comportement de Don Bosco. Deux constantes caractérisent son action: la charité, et la liberté d'esprit.

Charité avec tous: avec les pauvres, en premier lieu, mais aussi, avec les riches. En aucune circonstance, jamais Don Bosco ne fut promoteur de haine. Don Bosco vivait parmi les enfants les plus abandonnés de Turin; il était lui-même prolétaire et paysan; il ne fit jamais de la démagogie, ni de la lutte de classes. Aucune forme de haine de classe n'avait place dans son esprit. Don Bosco était profondément enraciné dans le peuple, par sa naissance, par sa mission. Sa vocation le portait, d'instinct, vers le peuple. Il appartenait au peuple par son âme: plus que quiconque il ressentait les aspirations des travailleurs, de ceux qui vivent d'un travail pénible, de ceux qui produisent la richesse sans la posséder.

Il eut de nombreux rapports avec riches. Il les fréquentait. Grâce aux moyens économiques qu'il en obtint, il put étendre son influence apostolique, d'une manière quasi miraculeuse. Il demandait avec politesse; dans son humilité, il était très reconnaissant de la plus petite offrande. En des temps troublés et difficiles, il eut de nombreux contacts avec des hommes politiques. Il demanda et il obtint. Il eut des relations avec des personnages qui, en fait de religion, avaient des idées diamétralement opposées aux siennes. Mais, que ce soit avec les riches ou avec les hommes politiques, Don Bosco conserva toujours son indépendance et sa liberté d'esprit. Il ne sentit jamais lié ni retenu par des compromis.

Deux épisodes illustrent cette attitude constante de notre Père.

Nous connaissons tous la fameuse déclaration qu'en décembre 1866, il fit, à Florence, au ministre Ricasoli avant de commencer son discours

sur la nomination des évêques. « Excellence, sachez que Don Bosco est prêtre à l'autel, prêtre au confessionnal, prêtre au milieu des jeunes gens, qu'il est prêtre à Florence comme à Turin, prêtre dans la maison du pauvre, prêtre dans le palais du roi et chez les ministres! ».

Il rappelait aux riches l'obligation stricte de l'aumône et du bon usage des richesses avec un grande liberté d'esprit, au point de frôler, parfois, les limites de la prudence. Ce qui lui valut plus d'une discussion avec certains prêtres moins exigeants, suivants l'opinion des moralistes de l'époque. Un père capucin avait parmi ses « philotées » une personne très riche qui distribuait en aumônes environ 20.000 livres par an, (somme importante alors). Don Bosco dit au Père: « Si elle veut obéir à Jésus-Christ, et donner en proportion de ses richesses, cent mille lire annuelles seraient insuffisantes. Que croit-elle faire de son argent?... » et, il recommanda au capucin de lui imposer une aumône convenable ou de la laisser. Dans une conférence à Lucques, le 18.4.1882, il fut encore plus explicite: « Si quelqu'un a mille francs de rente, et que huit cents lui suffisent pour vivre honnêtement, eh bien, les deux cents de surplus tombent sous la parole: " Faîtes l'aumône! ". Mais une nécessité imprévue, une récolte déficitaire, de mauvaises affaires...

Serez-vous en vie, alors?... et puis, si Dieu vous aide présentement, ne vous apportera-t-il pas un secours spécial pour avoir fait l'aumône en son Nom?... J'affirme que celui qui ne donne pas son superflu vole le Seigneur, et avec saint Paul, je rappelle: " regnum Dei non possidebit " ».

Cette conférence, publiée dans le Bulletin salésien, suscita une espèce de controverse: quelques prêtres, « très respectables par leur piété et leur science », pensaient, en effet, que « les théories soutenues par le Bulletin salésien coïncidaient avec celles des communistes... » (sic). Les raisons et les arguments avancés par ces théologiens n'étaient rien moins que négligeables aux yeux de leurs contemporains; mais, comme le note Don Ceria: « Dans la question de l'aumône, Don Bosco était plus impressionné par les impératifs et les menaces de l'évangile contre les riches, que par un quelconque argument théologique ».

Devant les riches, on le voit, il n'était pas servile, au contraire, il gardait sa pleine liberté. Il leur rappelait leur devoir, il savait exiger d'eux, en termes ignorés de son temps, un usage juste et chrétien des richesses. Pour lui, deux catégories de riches sont inexcusables, d'abord,

les gens vraiment bons, qui, sans raison valable retiennent de l'argent improductif dans leurs coffres-forts, ensuite, les moins bons, qui, tout en faisant la charité, gaspillent volontiers en luxe et en plaisirs.

Dans un dynamisme de charité

Ni dans les écrits de Don Bosco, ni dans ses paroles, encore moins dans ses actions on ne peut trouver quoi que ce soit qui puisse inciter à la haine, à la lutte, à la révolte. Nous, salésiens, qui marchons sur les traces de notre Père, disons un « non » décisif à la violence, à la haine à l'emploi de la force. Gardons cette fermeté, même lorsque nous sommes en présence de situations qui, humainement parlant, exigeraient sûrement l'emploi de la force et de la violence. Telle est, d'ailleurs, la pensée de l'Eglise, clairement exprimée en mainte occasion, par le Saint Père et d'autres autorités compétentes. Le 24 Juin 1968, le pape disait aux membres du S. Collège: « Au sujet de la violence, y compris même cette forme de la violence armée et sanglante, on en est arrivé à formuler des théories pour l'expliquer, pour la justifier, pour l'exalter comme l'unique et salutaire risposte à des situations d'oppression, à des états de violence institutionnelle, comme on dit parfois. Ce serait une réponse à un ordre que l'on accuse d'être, en réalité, un désordre établi, à une légalité formelle qui couvrirait de réelles illégalités. Pour appuyer ces justifications on voudrait apporter des raisons puisées dans la pensée chrétienne. C'est ainsi que l'on peut entendre parler d'une " théologie de la violence ", dérivée d'une précédente " théologie de la révolution " ».

Profondément pénétré de la dureté de beaucoup de situations, qu'elles atteignent les individus, les classes sociales, les nations ou groupes de nations; sensible, plus que personne, aux voix de la souffrance, aux cris, qui, de tant de régions s'élèvent pour demander de l'aide, et des changements opportuns; obligé par notre mission même à être gardien manifeste et déclaré d'une justice progressive parmi les hommes, nous n'hésitons pas à redire notre compassion pour toute humaine douleur, notre blâme de toute action ou négligence coupable qui en est la cause, et notre très vive exhortation à entreprendre une action résolue et courageuse pour remédier, efficacement et promptement, à un état de choses que la conscience humaine, et en particulier la conscience chrétienne, ne peuvent tolérer. Cependant, nous sentons,

en même temps, le devoir de mettre en garde nos fils et tous les hommes, contre cette tentation facile et illusoire de croire que le changement dans le trouble et la précipitation, d'un ordre défectueux, est, par lui-même, la garantie d'un ordre bon ou du moins meilleur, alors que ce changement n'a pas été suffisamment préparé. N'est-ce pas une illusion plus grande encore de s'imaginer que la violence, dirigée contre l'injustice, assure, même si elle est sincère, et quasi automatiquement, l'instauration de la justice; alors que l'expérience nous apprend que la plupart du temps c'est effectivement le contraire ».

Aux évêques d'Amérique latine, il disait encore: « Si nous ne pouvons pas être solidaire des systèmes et des structures qui couvrent et favorisent des déséquilibres graves et oppressifs entre les classes sociales et les citoyens d'un même pays... nous répétons encore une fois, que ni la haine, ni la violence ne sont le levier de notre charité ».

Mgr Camara, lui-même, le champion de la cause des pauvres, affirme nettement: « Je ne crois pas à la haine ».

Permettez-moi d'insister sur un point qui a un certain rapport avec le précédent; je veux parler de la tendance à vouloir limiter l'action pour le développement à cette dénonciation « prophétique » de l'injustice. Sans aucun doute, nous l'avons dit plus haut, nous ne pouvons pas, nous salésiens, rester indifférents face à l'injustice. Il est vrai qu'il y a de nombreuses, de très nombreuses situations injustes: oppression, frustration, etc... Nous devons certainement défendre les pauvres, les opprimés, combattre l'injustice. Mais, comment le faire? Nous ne pouvons pas, certes, renoncer à ce qui peut être, dans des circonstances et des situations déterminées un devoir de conscience, et un devoir pastoral pour les prêtres. La parole de Dieu, en effet, ne peut être enchaînée: *Verbum Dei non est alligatum!* Néanmoins, notre rôle ne consiste pas à parler, sans cesse et sans trêve, contre l'injustice. Nous ne pouvons pas nous transformer en leaders, syndicalistes, « condottieri », sans risquer de tomber dans le piège de la politique. Et, alors? — Imitons notre Père. « Peu de paroles, beaucoup d'actions », c'était son mot d'ordre. Il se distingua par ses écrits, d'abord, par ses paroles aussi, mais surtout, par son activité et par ses réalisations. Telle doit être notre conduite; ce que j'appellerais « le prophétisme des faits ». Don Bosco fut toujours et partout, le messager de l'entière liberté; mais en même temps l'apôtre qui construit dans la charité, qui construit avec la politique du *Pater noster*.

Se libérer de la mentalité « bourgeoise »

Jusqu'à présent nous nous sommes efforcés de dissiper quelques équivoques, de clarifier quelques idées. Etablissons, maintenant, une ligne d'action concrète face au sous-développement. Une condition préliminaire, si l'on veut, mais concrète et importante qui concerne chacun d'entre nous, la voici: il faut que nous prenions conscience de l'urgence et de la gravité de ce phénomène, ainsi que de notre devoir en cette matière. Peut-être avons-nous aussi besoin d'étudier avec attention et d'assimiler la doctrine sociale de l'Eglise et les autres documents qui font autorité.

Dans les réunions des pères provinciaux latino-américains, nous avons reconnu qu'il nous arrive souvent d'avoir une mentalité « bourgeoise », d'être « installés », d'être plus portés à défendre l'ordre établi, quel qu'il soit, fût-il injuste et oppresseur, qu'à découvrir ses méfaits et ses injustices. Nous avons été élevés, avoue l'un d'entre eux, dans la terreur du communisme. Nous en connaissons les erreurs et les effroyables conséquences. Personne ne songe à prendre sa défense; mais il est également vrai qu'on ne nous a enseigné que peu de chose sur les maux du capitalisme. Cet état de fait a été renforcé dans telle situation politique que nous avons vécue par peur du communisme, sans pour autant nous rendre compte de l'autre monstre: le capitalisme. De là, cette mentalité soupçonneuse devant toute revendication sociale, celles de la classe ouvrière, en particulier; où nous sommes tentés de voir, dans chaque cas, quelque manoeuvre camouflée du communisme. Souvent aussi nos relations, notre comportement avec notre personnel reflètent une mentalité capitaliste ou paternaliste. Que de fois n'essaie-t-on pas d'échapper à la législation du travail? ou de recourir à des subterfuges légaux pour n'avoir pas à payer complètement les prestations sociales?...

Nous devons nous défaire de cette mentalité.

Si nous devons condamner le communisme avec le triste cortège de ses maux individuels, sociaux, anti-chrétiens, nous ne devons pas non plus nous plier aux véritables injustices perpétrées par le capitalisme.

Notre tâche est de connaître et d'assimiler la doctrine sociale de l'Eglise, afin d'acquérir cette sensibilité nouvelle, ouverte, disposée aux changements et aux réformes si urgentes dans le domaine social.

Payer de sa personne

Une attitude imposée par notre devoir social et qui nous touche directement en tant que salésiens, c'est la cohérence, la logique. Si lutter contre le sous-développement fait partie de notre vocation, de notre mission, de notre charge, nous devons agir en conséquence, être logiques avec notre fonction. En un mot, comme le dit *Populorum progressio*, nous devons: « payer de notre personne ».

En quoi consiste cette cohérence, cette logique qui doit pénétrer notre vie communautaire et individuelle? Nous devons vivre en vrais pauvres. Garder, si possible, le même niveau qu'eux. Et donc, guerre à l'embourgeoisement! Oui, mes chers confrères, faire cette guerre est une nécessité. J'en ai parlé longuement dans la lettre sur la pauvreté, mais, il faut sonner le rappel.

Il est très facile de prendre, à cet égard, une position de défense, tout en continuant de donner à sa vie un style et un niveau qui, en réalité, pourraient être une parodie de la pauvreté.

Précisément sur ce sujet, un confrère m'écrivait: « le mot bourgeoisie agace et provoque, parfois, des réactions; mais, à vrai dire, par suite du manque de formation à la pauvreté personnelle, propre au consacré d'aujourd'hui, on se laisse aller à une vie bourgeoise bien nette et infantile: lever de plus en plus tardif, prolongation des loisirs, des voyages, des spectacles, nourriture plus raffinée, disponibilité de plus d'argent pour des caprices personnels superflus... ».

Triste tableau! Je voudrais qu'il fût inexat! Examinons les situations avec loyauté. Portons-y remède avec courage, c'est très important! Toute action concrète que prend la communauté dans ce sens rend à tous vigueur et santé spirituelle. Qu'il me soit permis, ici, de clarifier la position de la Congrégation. Je veux parler de certaines attitudes, inspirées sans doute par le souci de pratiquer la pauvreté; mais peu conformes au style salésien.

Ayons des idées claires sur notre apostolat

Quelques-uns désirent vivre parmi les miséreux des bidonvilles, partager totalement le genre de vie des plus pauvres. Ils veulent ainsi apporter un témoignage de pauvreté, leur montrer que nous sommes de leur côté, que nous les comprenons. Dans ce but, il faudrait, pensent

-ils, créer de petites communautés de salésiens qui habitent au milieu de ces « miséreux », partagent leur sort, et gagnent leur pain par le travail manuel, comme des ouvriers et des employés...

Ceci peut être, et même est effectivement un charisme accordé par l'Esprit Saint à l'Eglise. Il existe des religieux qui ont, précisément cette mission et la remplissent avec édification, et, je crois, avec d'excellents résultats. Nous les admirons. Mais, il faut aussitôt affirmer nettement que cela n'est pas la vocation salésienne.

Notre devoir ne se réduit pas à un simple témoignage. Notre témoignage principal est celui de notre travail. Don Bosco était pauvre, il vécut toujours pauvre; mais il fut toujours promoteur de progrès, d'élévation sociale. Dans la mesure du possible il améliorait les conditions de vie de ses enfants. Il ne prolongea pas indéfiniment le mode de vie précaire des débuts de la maison Pinardi.

Pour nous, s'intéresser aux pauvres, ne peut pas signifier simplement vivre dans un taudis avec eux, mais travailler pour eux, pour leur éducation, pour leur formation, pour leur promotion. De fait, de nombreux salésiens vivent et travaillent dans des bidonvilles. Ce sont d'authentiques héros d'avant-garde; nous les encourageons de toutes manières. Vouloir, hors de ces cas, adopter ce genre de vie serait une sorte de snobisme artificiel, d'autant plus que l'on finit, peu à peu, par ne plus partager tout à fait le sort des pauvres. En réalité, nous ne partageons pas leur insécurité; nous sommes constamment aidés, soutenus par la Congrégation. On doit en dire autant du travail hors de la maison. Grâce à Dieu, les salésiens se sont toujours montrés fidèles à leur note caractéristique: être des travailleurs, d'infatigables travailleurs. C'est la fierté de la Congrégation. Elle a travaillé et elle travaille beaucoup. Nous ne vivons pas de rentes foncières, immobilières ou bancaires. Nous vivons de notre travail et des offrandes que la Providence nous fait, grâce à nos bienfaiteurs. Ce n'est donc pas une nouveauté pour nous que de vivre du fruit de notre travail. Mais croire qu'il n'y a de travail que celui que l'on fait dehors est pour le moins un non-sens. Abandonner le secrétariat du collège pour devenir secrétaire dans une entreprise; abandonner ma classe, mon catéchisme, mon ministère, mon travail spécifique, pour faire le docker, tout en voulant rester salésien... quel sens cela peut-il avoir?...

Notre vocation d'« éducateurs »

En quoi consiste, au fond, notre lutte contre le sous-développement? Nous ne sommes ni des techniciens, ni des politiciens, nous n'avons pas non plus de gros capitaux pour financer des programmes de développement. Nous sommes des éducateurs chrétiens, des pasteurs et pour une part, des missionnaires. Notre action gravite autour de ces trois axes; on peut la résumer en une phrase: notre action, c'est l'éducation, dans le sens plein du mot.

Que fit Don Bosco? Son exemple est une règle sûre.

Devant des situations de sous-développement: jeunes gens pauvres, abandonnés, sans toit, sous alimentés..., Don Bosco ne se contenta pas de leur faire l'aumône d'un peu d'argent, de leur donner lit et nourriture. Dans un premier temps, il se mit à chercher du travail pour ses jeunes; ensuite, à leur donner, par l'apprentissage d'un métier, le moyen de « gagner leur pain à la sueur de leur front ». Oeuvre de promotion populaire, avec la qualification et la formation du futur ouvrier. Il est intéressant de noter comment, dans l'activité missionnaire elle-même, Don Bosco ne se contente pas d'un travail de pure évangélisation, mais il veut qu'un travail de promotion civilisatrice précède et accompagne le premier. D'abord, et c'est une nouveauté, il commence l'oeuvre missionnaire par la fondation d'Institutions, d'écoles, d'orphelinats, « au voisinage des indigènes », afin que les indigènes reçoivent le message chrétien de la bouche de leurs propres enfants. De là, est née l'oeuvre de promotion humaine qu'il veut liée à celle de l'évangile. Dans un « Mémoire sur les missions salésiennes », daté du 13 Avril 1880, et présenté à Léon XIII, Don Bosco disait que le but de son oeuvre est: « d'ouvrir auprès des indigènes des maisons pour les aspirants au sacerdoce et de refuges pour les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, et d'ouvrir la voie à la propagation de l'évangile chez les Indiens de la Pampas et de la Patagonie ». Après avoir rendu compte du travail accompli, il ajoute: « Tandis que quelques-uns prennent soin d'enseigner les arts et métiers, et l'agriculture dans les postes de mission déjà organisée, d'autres poursuivent leur marche parmi les indigènes pour les catéchiser, et, si possible, fonder de nouveaux postes au coeur des régions désertiques ».

Dans une lettre à Don Bodrato, Don Bosco explique comment il avait été amené « à accepter les missions destinées à la civilisation et à

l'évangélisation des habitants de ces régions immenses et incultes », et comment « dans le désir de rendre toujours plus stable l'oeuvre civilisatrice chez ces peuplades, et aussi de faciliter parmi les Indiens la connaissance et la pratique des arts, des métiers, de l'agriculture ».

Une formule toujours valable

A l'exemple de Don Bosco, notre collaboration au développement consiste principalement dans l'éducation, la qualification et la formation des promoteurs du développement. C'est une joie pour nous salésiens de remarquer qu'aujourd'hui même l'éducation est considérée par les spécialistes comme « la clé du développement ». Ainsi donc notre collaboration est vraiment adaptée et efficace.

L'encyclique *Populorum progressio* dit clairement que « l'éducation de base est le premier objectif d'un plan de développement, que savoir lire et écrire, acquérir une formation professionnelle, permet aux gens de reprendre confiance en eux-mêmes, de découvrir qu'ils peuvent travailler au progrès avec les autres ».

Les « Documents de Medellín » en donne une confirmation explicite: « ... l'éducation, disent-ils, est, effectivement, le moyen-clé pour libérer les peuples de toute servitude et les faire monter de conditions de vie moins humaines à des conditions plus humaines, en tenant compte que l'homme responsable est l'artisan principal de sa réussite ou de son échec ». De plus, « l'éducation est la meilleure garantie du développement de la personne et du progrès social. Menée dans de bonnes conditions, l'éducation prépare les promoteurs du développement. Elle est même la meilleure distribution des fruits du progrès que sont les conquêtes culturelles de l'humanité ». Les spécialistes du développement sont pleinement d'accord sur ce point.

Alfred Sauvy, l'un d'entre eux, écrit dans « le Monde »: « Après beaucoup d'erreurs, et d'indécisions, les économistes de tous pays, les Américains eux-mêmes, en viennent peu à peu à reconnaître que le nerf du développement n'est pas l'argent, comme on le crut pendant longtemps, ce ne sont pas les capitaux, mais la culture, l'aptitude des hommes à exploiter leurs richesses naturelles ». La sagesse chinoise a remarqué ce fait depuis longtemps; « Donnez un poisson à un homme, il aura à manger pour un jour; apprenez-lui à pêcher, il mangera sa

vie durant ». Mgr Thiandum, arch. de Dakar déclara de son côté dans une conférence: « Je crois pouvoir dire sans crainte de me tromper que les pays sous-développés ont plus besoin d'un effort d'éducation que d'argent ou de vêtements. L'aide financière, pour précieuse qu'elle soit, ne pourra jamais remplacer, chez un peuple qui désire prendre sa place sur la scène économique mondiale, l'aptitude et l'effort personnel de ses fils. Le rôle fondamental de l'assistance technique me paraît être, avant tout et surtout, une oeuvre d'éducation ».

Ces idées sont réconfortantes; cependant, elles ne doivent pas nous endormir dans cette fausse sécurité que tout va très bien, qu'il nous suffit d'être des éducateurs au service actif et efficace du développement.

Une éducation libératrice

Demandons-nous avec loyauté si notre éducation est vraiment facteur de développement? et comment peut-elle l'être?

Les « documents de Medellín » emploient une heureuse expression. « L'éducation, disent-ils, doit être libératrice ». En soi, toute éducation est libératrice, porte en elle-même une libération. D'abord, la libération de l'ignorance, qui est une espèce de servitude; puis, des conséquences de l'ignorance et de tout ce qui place l'homme en position de dépendance, pour ainsi dire, « constitutionnelle ».

L'éducation, en tant que formation morale, doit également libérer l'homme de l'égoïsme, des vices, du péché, etc...

Mais le concept d'« éducation libératrice » est plus dense: Il doit s'inscrire dans le contexte de lutte contre le sous-développement. « Education libératrice » signifie: préparer les « libérateurs », c'est-à-dire les ouvriers du changement, les destructeurs du sous-développement. Former des hommes mûrs, doués d'une personnalité complète, harmonieuse, chrétienne, capable de se libérer et de se délivrer de structures oppressives, d'injustes situations; former des hommes qui ne s'enferment pas dans la coquille de leur confort personnel, mais ressentent, au plus profond d'eux mêmes l'appel de leur vocation chrétienne: servir leurs frères; des hommes capables d'être des messagers de l'espérance chrétienne, même lorsque, à l'horizon, rares sont les raisons d'espérer.

Faisons un examen de conscience

Comment et jusqu'à quel point, l'éducation que nous dispensons est-elle libératrice? Pour répondre à cette question, nous devons faire une « révision » sincère et loyale du contenu de notre éducation.

J'ai parfois l'impression, je vous l'avoue, que dans notre oeuvre d'éducation, nous attachons trop peu d'importance aux valeurs et aux devoirs sociaux du chrétien. Il semblerait que notre unique et principale préoccupation soit de former la personnalité, plus exactement, « une individualité », en soi, isolée et presque séparée du monde socialisé où nous vivons. Or ce monde est de plus en plus socialisé, non dans le sens marxiste, mais dans le sens des relations mutuelles. Examinons de près quelles sont les principales valeurs que nous faisons passer dans notre éducation. On nous répondra que ce sont des valeurs humaines et chrétiennes. Sans doute, c'est notre premier travail. Mais il y a aussi ces valeurs « latentes » qui ne sont pas transmises par un enseignement direct, mais sont assimilées comme partie d'un système. C'est, précisément, au sujet de ces valeurs latentes que j'éprouve quelque crainte. Ne formons-nous pas davantage à l'isolement égoïste qu'à l'insertion sociale? plus à la responsabilité personnelle qu'à la responsabilité sociale? Ne formons-nous pas plus au respect de l'ordre établi, (capitaliste, bourgeois), qu'au changement, à la transformation de cette ordre lui-même?... En un mot, nous éduquons à « avoir davantage », plus qu'à « servir davantage ». Ne serait-ce pas pour cette raison que tous ceux qui sortent de nos maisons ne sont pas... tous, des dirigeants chrétiens engagés?

Donnons à nos jeunes le sens social

Soyons pratiques. Entrons dans les détails concrets et utiles. Nous rendrons ainsi notre éducation plus efficace. Elle deviendra « facteur fondamental et décisif du développement ».

— Que l'on intensifie la formation sociale de la jeunesse dont nous sommes responsables, et, d'abord de la jeunesse qui suit le « cycle » de la formation salésienne. Dans ce but, que l'on s'instruise soi-même de la doctrine sociale de l'Eglise, des principaux documents, tels: *Mater et magistra*, *Pacem in terris*, *Populorum progressio*, *Gaudium et spes*, les *Documents de Medellín*, etc... Nous devons acquérir, sur ce point,

une formation solide, complète. Il ne suffit plus d'avoir quelques notions. Nous devons enseigner la doctrine sociale chrétienne avec beaucoup de sérieux.

— Que l'on étudie de façon sérieuse et critique les systèmes philosophiques, sociaux, économiques les plus répandus, en particulier, les systèmes marxiste et capitaliste. Que cette connaissance soit adaptée aux différents niveaux intellectuels. Le système capitaliste, en particulier, doit être présenté sous son vrai jour, parce que, en général, nous sommes assez mal informés.

— Que l'on donne une ample information et une vaste connaissance des problèmes de la faim, de la misère, du sous-développement. Que, dès leur jeune âge, on oriente les élèves vers une vision chrétienne de ces problèmes. Qu'ils éprouvent pour eux un intérêt fraternel. Que leurs dispositions et leur comportement à l'égard de leurs frères du tiers-monde soient imprégnés de l'esprit de service. Écoutons *Populorum progressio*. « Educateurs, c'est à vous qu'il revient de susciter chez les jeunes, dès leur enfance, l'amour des peuples en voie de développement ».

— Que l'on donne, avec prudence, mais aussi avec beaucoup de clarté, une formation politique appropriée, en dirigeant avec objectivité nos élèves des cours supérieurs vers la connaissance et l'examen critique des systèmes politiques et des programmes des principaux partis politiques; en les préparant à faire, dans ce domaine, des options qui correspondent à leur formation chrétienne. La recommandation de Don Bosco de « ne pas se mêler de politique », ne signifie pas que nous devons tenir nos élèves à l'écart de ce secteur si important de leur vie, et que nous abandonnions leur formation politique au premier journal venu, au premier compagnon de fortune, ou à la première rencontre fortuite à l'Université.

— Qu'on aide les élèves et qu'on les guide dans l'étude analytique et critique des problèmes locaux; questions économiques, familiales, délinquance juvénile, drogue, racisme, colonialisme, guérillas, paix, etc. Il y a d'excellents moyens pour cela: les ciné-clubs, les tables-rondes, les conférences, la lecture critique des journaux, etc...

— Que l'on cherche à développer, chez les élèves, le sens communautaire, le sens du service, l'ouverture à leur milieu humain, spécialement aux milieux les plus pauvres. « Bienheureux celui qui s'est élevé jusqu'à la compréhension du pauvre et de l'indigent ». Sans

doute, devons-nous reconnaître qu'en bien des cas elle est toujours actuelle cette plainte de Bossuet: « Il me semble que de toutes parts s'élève une clameur qui devrait nous briser le coeur, et qui, peut-être, n'arrive pas à nos oreilles! ». Pourquoi cette espèce de surdité? cette incompréhension du pauvre et de l'indigent?... Manque de foi? manque de coeur? manque d'attention?... oui; défaut de cette sensibilité chrétienne alimentée par la foi: nous passons au milieu des misères du prochain sans rien voir. Il peut arriver que tel de nos Instituts soit une « île », en vérité, sans immédiate ni réelle influence sur le milieu environnant. Il importe que ce « sens communautaire » aide le jeune d'aujourd'hui, l'homme de demain à dépasser l'égoïsme des petits groupes. Ce sens communautaire doit préparer le jeune à participer pleinement aux activités de la société: qu'il comprenne les besoins et les responsabilités du monde où il vit. Le sens communautaire doit surtout le rendre capable et apte à assumer les droits et à exercer les responsabilités sociales. L'objectif essentiel de cette éducation est de le préparer au changement, à la transformation des structures.

— Que l'on cultive, enfin, chez les jeunes gens, et même chez les enfants l'esprit de générosité, de service. Que l'on mène contre l'égoïsme un combat décisif. Qu'on s'efforce de les habituer au dialogue, de stimuler en eux la puissance créative. Que cette action se poursuive à la lumière d'une vision chrétienne du monde: dans la diffusion de la charité, l'absence de haine, la construction et non la destruction, la fraternité qui unit et non la lutte qui creuse des fossés. Qu'elle s'exerce sans excitation, ni à la haine, ni au ressentiment, ni à la rancune, ni directement ni indirectement. Que l'on évite toute démagogie facile. Notre devoir, notre responsabilité devant Dieu, n'est pas de former des guerilleros, des révolutionnaires, mais des chrétiens pleinement engagés.

Je recommande instamment aux chers pères provinciaux et aux directeurs d'étudier et de faire étudier les moyens propres à la réalisation de ces suggestions; ceux qui leur paraissent les plus opportuns, selon les conditions des différents pays et de chaque région. Le problème, je le répète, intéresse tous les confrères, dans toutes les parties du monde, quelle que soient leur genre de vie ou de travail. Mon plus vif désir est que mes conseils ne restent pas lettre morte. Aussi, je les confie à la sensibilité chrétienne et salésienne de chacun de vous, dans l'exercice de vos responsabilités respectives.

Notre préférence ira toujours vers les pauvres

Permettez-moi un nouvel encouragement à une action très concrète.

Dans l'assemblée des Pères provinciaux d'Asie, à Bangalore, on prit cet engagement: « Nous vivrons davantage en pauvres. Nous serons un signe plus manifeste du Christ pauvre si dans les différents pays où nous sommes établis, tous peuvent constater que dans nos oeuvres nous donnons la première place à cette jeunesse qu'ils jugent pauvre et abandonnée ».

Cette recommandation sera toujours valable, toujours nécessaire. C'est affectueusement, et non sans anxiété, que je vous la renouvelle. Nous pouvons affirmer que dans l'ensemble de la Congrégation nous sommes dans la ligne de Don Bosco, dans la droite ligne. Mais, peut-être, y a-t-il des oeuvres qui, d'abord destinées aux pauvres ou à des catégories modestes, se sont élevées peu à peu à un autre niveau social, ont fini par devenir en quelque sorte « aristocratiques ». Il pourrait se faire qu'aujourd'hui de telles oeuvres ne correspondent plus à notre mission. Je n'ai pas la prétention, par là, d'inclure dans un jugement global et unilatéral chacune des oeuvres qui ne s'occupe pas exclusivement des pauvres. Ce sont des oeuvres tout à fait valables: elles remplissent une mission précieuse puisqu'elles forment des dirigeants, des hommes promis aux responsabilités sociales et chrétiennes, des hommes convaincus. Je ne parle pas de celles-ci. Mais je crois, et je l'ai dit à plusieurs reprises qu'il est nécessaire de faire, dans chaque province salésienne, une révision, une redistribution plus courageuse, en se libérant d'un sentimentalisme irrationnel, et en replaçant plusieurs oeuvres dans la ligne authentiquement salésienne.

Intégration des diverses oeuvres

Etroitement lié à celui-ci un autre problème se pose: celui de l'intégration de nos oeuvres. Quelques oeuvres se sont, peut-être, repliées sur elles-mêmes, se sont limitées avec étroitesse à « l'école », voire même à tel type d'école. Ces oeuvres peuvent et doivent éclater, s'ouvrir, « s'intégrer ». Un peu d'imagination permettra de compléter l'activité scolaire par d'autres activités parascolaires, ou post-scolaires, comme, par exemple, les écoles du soir et faveur des jeunes ouvriers, oeuvre si chère à Don Bosco.

Il me souvient que lorsque l'on offrit à notre Père l'oeuvre de St. Nicolas de los Arroyos, on lui demanda de l'établir au niveau d'un collège pour jeunes gens « de bonne condition ». Il accepte et il précise: « Comme le but principal de la Congrégation salésienne est le soin des jeunes gens pauvres et exposés, j'espère que les salésiens auront la liberté de donner des cours du soir à ces jeunes gens... » Exemple à retenir. Aujourd'hui, dans nombre de pays fleurit l'oeuvre de l'alphabétisation: plusieurs confrères s'y sont acquis de grands mérites... Nous pourrions ajouter bien d'autres initiatives analogues. Votre imagination, et mieux encore, votre sensibilité salésienne sauront mener à bien les oeuvres nécessaires.

Regardons la réalité avec courage

Prenons garde à l'instinct de défense toujours habile à trouver des justifications et à nous persuader que tout va bien, qu'il n'y a rien à changer, qu'au fond les choses ne sont pas aussi graves.

Soyons sincères, courageux et surtout persévérants. La forme la plus authentique du courage n'est-ce pas la constance?

Très chers fils, j'ai voulu attirer votre attention sur le fait du sous-développement; tel un cercle vicieux, il étrangle les deux tiers de l'humanité. C'est un problème qui concerne toute la Congrégation, et non pas seulement ces nombreux et magnifiques confrères qui, en première ligne, oeuvrent avec un véritable héroïsme voilé de simplicité.

Nous sommes, il est vrai, au seuil du Chapitre général spécial: il s'occupera, certainement, de tout cet ensemble de problèmes. Dès maintenant, vos coeurs salésiens voudront répondre concrètement à l'appel angoissé de tant d'âmes. L'Eglise et Don Bosco se font leurs porte-parole: « Ayez pitié de vos frères! ».

Bien chers confrères, je vous salue affectueusement, chacun en particulier. Je vous demande la charité de vos prières à toutes mes intentions, dans toutes les responsabilités qui m'incombent.

Que la Vierge Auxiliatrice vous bénisse tous!

Votre très affectionné,
Don Luigi Ricceri
Recteur majeur

RÉFÉRENCES

- (1) Cfr. 1 Gv 1,1.
- (2) P. Lebreton, *Dynamique concrète du développement*, Paris 1961.
- (3) *Populorum Progressio* n. 21.
- (4) *ibid.* n. 4.
- (5) H. Camara, *Terzo Mondo defraudato*, Milano 1969, p. 27.
- (6) *ibid.* p. 39.
- (7) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, Ed. Paoline, VIII, 177.
- (8) *ibid.* 437ss.
- (9) P. Houtart, *La Chiesa di fronte allo sviluppo del Terzo Mondo*, in *Teologia del Rinnovamento*, Assisi p. 115.
- (10) *Populorum Progressio* n. 29.
- (11) *ibid.* n. 33.
- (12) *ibid.* n. 14.
- (13) Mons. G. Huyghe, *Per un rinnovamento della vita religiosa*, in W., *I religiosi oggi e domani*, Roma 1968, p. 226.
- (14) *Populorum Progressio* n. 3.
- (15) Cfr. *Gaudium et spes* n. 63.
- (16) *Documenti di Medellín*, ed. Dehoniane, I,1.
- (17) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, XVI, 439.
- (18) Card. Léger, *L'uomo problema sfida la Chiesa*, Ed. Cittadella, Assisi 1968, pag. 52.
- (19) *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, Torino 1946, 123 ss.
- (20) *ibid.* p. 127.
- (21) *Epistolario*, III p. 221, lett. 1939.
- (22) *ibid.* III p. 166, lett. 1877.
- (23) *ibid.* III p. 600, lett. 2063.
- (24) *Mem. Biogr.* VIII, 534.
- (25) *ibid.* XV, 521.
- (26) *ibid.* XV, 525.
- (27) *ibid.*
- (28) *ibid.*
- (29) *ibid.*
- (30) *Encicliche e Discorsi di Paolo VI*, XVI, 209ss.
- (31) *ibid.* XVI, 469.
- (32) *Populorum Progressio*, n. 32.
- (33) *Epistolario*, III, p. 572, lett. 2031.
- (34) *ibid.* III p. 577, lett. 2035.
- (35) *Populorum Progressio* n. 35.
- (36) *ibid.* n. 20.
- (37) *ibid.* n. 15.
- (38) *Documenti di Medellín*, 4, II, 1.
- (39) *ibid.* 4, III, 1, 1.
- (40) Gheddo Piero, *Predicare il Vangelo o aiutare i poveri?* in *Umanesimo ed evangelizzazione*, Milano 1969.
- (41) Mons. Thiandum, *Vision Chrétienne des déséquilibres économiques et sociaux*

in *Responsables*, sept-oct. 1963, p. 221.

(42) *Populorum Progressio* n. 83.

(43) *ACS*, Luglio 1968, n. 252, p. 37.

(44) *ibid.* n.c. 77.

(45) *Epistolario*, II, p. 431, lett. 1260.

(46) *Lettre Pontificale à M. Alain Barrère*, président des Semaines sociales de France, Dijon, Juillet 1970.